

Zeitschrift: Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich
Herausgeber: Antiquarische Gesellschaft in Zürich
Band: 2 (1844)

Artikel: La Bataille de Granson
Autor: Du Bois, Frédéric
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-378721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La

Bataille de Granson.

Par

Frédéric Du Bois.

Dans la Suisse allemande, chacun connaît les particularités des combats de Laupen, de Morgarten, de Sempach, de St. Jacques; chacun sait en suivre sur le terrain les alternatives et les évolutions. Onze pierres à Näfels montrent les lieux où se sont livrées les principales attaques de cette lutte mémorable. Le souvenir de ces sanglants efforts pour la liberté est resté vivant. Pourquoi n'en est-il pas de même dans la Suisse romande, quand il s'agit de Morat ou de Grandson? Notre patrie a-t-elle été jamais plus menacée qu'alors? Et lorsqu'on veut pieusement visiter ces champs sacrés, arrosés du sang des citoyens de la Suisse entière, à peine si l'on trouve quelqu'un qui puisse vous en indiquer en gros les circonstances principales. On est surtout ignorant pour ce qui regarde la bataille de Grandson, et c'est encore une énigme de savoir par quelle marche les Suisses ont rencontré l'avant-garde du duc Charles le Hardi, où ils lui ont livré le premier combat, et comment ils sont tombés sur son corps d'armée. Je ne connais, pour ma part, personne qui se soit donné la peine de vérifier sur place les détails racontés par les historiens et chroniqueurs, tous plus ou moins incompréhensibles, dès que cette lecture n'est pas accompagnée de l'étude du terrain. J'ai senti le besoin de m'en rendre raison, et les plans ci-joints sont le résultat de mes recherches. Si j'ai pu préciser plusieurs circonstances importantes, je le dois aux sources que j'ai pu consulter, et comme elles sont peu connues, je crois nécessaire de les faire connaître pour justifier mon travail.

Ce sont d'abord trois chroniques neuchâteloises. La première, la plus ancienne, est contemporaine et a été écrite par le chanoine Hugues de Pierre, du chapitre de Neuchâtel, témoin oculaire de ce qu'il raconte. Elle a été publiée dans les *Recherches sur l'indigénat helvétique de la principauté de Neuchâtel et Vallangin*, par J. E. Boyve, 1778, et plus tard dans les *Extraits des Chroniques ou Annales écrites autrefois successivement par des chanoines du chapitre de Notre-Dame de Neuchâtel*. Neuchâtel 1839. Je n'en extraurai que ce qui concerne la bataille de Grandson.

» Du premier coup tomba le chastel de Valmarcus par surprise es mains du Bourguignon; de quoi promptement avisé, le comte Rodolf manda les archers de Rheutelin et partie des nostres pour garder Pontareuse¹⁾; tous les autres de la comté furent meis dedans Boudry et tout le long d'Areuse

¹⁾ Pont de la Via détra, sur la Reuse, au-dessus de Boudry. Il existait alors, sur la rive droite de la Reuse, à peu de distance du pont, la cure et l'église paroissiale de Pontareuse; la Via détra passait entredeux: elles n'existent plus, et deux paroisses, celle de Boudry et celle de Bôle et Rochefort, ont remplacé celle de Pontareuse, l'une des plus anciennes fondations du pays.

à la rive deçà, pareillement ceux de Valengin et de Landeron : ne faut obmettre sept grosses bateaulées de gens de bien venant de Vully, Cerlier et Bonneville, auxquels dicts bons enfants arrivés devant Neufchâstel furent faicts régals par les bourgeois; et incontinent deux chevaliers des Liges, ensemble des notables conseillers de la ville et aultres, furent conduictes des dictes barques droict à l'abbaye de Bevaix; partie se logèrent là, partie à Chastelard¹⁾, Cortailloud et Pontareuse. «

» Sur ces entrefaictes, les alliances cuidants porter aide et délivrance aux leurs de Grandson, arrivent à Neufchâstel à grands sauts, avecque chants d'allégresse et fourmidable suite (seize mill, disoit l'un, vingt mill, disoit l'autre), tous hommes de martials corpsages, faisant peur et pourtant plaisir à voir. Incontinent informés par nos gens de la déléalté et cruauté du duc et misérable condition des braves de Grandson (icelle nouvelle allant de bouche en bouche du premier au dernier), les dicts Messieurs des Liges tesmoingnèrent courroux si furieux, que dire ne se peut, venant jurant tous (chevaliers et aultres) que vengés seraient leurs frères par sang et vie sans nul repis; ne volurent pas ainsi perdre temps à se nourrir ne délasser en la ville, ains du même pied allèrent se loger en Auvernié, Corcelle, Cormondrèche, Bosle, Colombier, Boudry, Cortailloudz, Bevaix et lieugx voisins, aidés et festoyés tant et tant en la comté; suivit la bandière de la ville avecque ceux-là des bourgeois restés (les plus dispos estant ja sur l'Areuse et Boudry, là où se adjoingnèrent). — Et le jour, assavoir le second jour de mars, veille des brandons, se parassemblèrent en belliqueuse ordonnance Messieurs des Liges avant soleil en la plaine entre Boudry et Bevaix, résolvant de courre sus au Bourguignon, sans plus attendre les bandières de Zurich et gens de cheval tard et non encore venus à Neufchâstel. D'autre part, et en la même heure, le duc Charles avançait à grand bruit de trompes et de clairons. Ceulx de Sultz, Thoun et aultres (desquels ne peut-on facilement se ramener le nom) gaignent chemin par dessus Valmarcus. — Les bandières de Solleure, Berne, Lucerne, Fribourg, celle de Neufchâstel comportant trois cents bourgeois et plus, aussi eelle de Landeron et les hommes royés de M. de Valengin, tirent droict le Plan. Ceux de Siebetal, Underwal, Morat, Biel et aultres tienneut l'uberre jusqu'à la rive du lac. — Tost apparaissent devant les batailles des Liges les gens d'armes bourguignons superbement accoustrés; là se treuve le duc avecque ses plus amés chevaliers: tost font charge, tost sont frottés et déjettés dessus les Chartreux de la Lance; en après ce coup les Liges descovrant toute la formilière des Bourguignons proche Concize, font planter en terre piques et bandières, et par commun accord, à genoulx, requièrent fabveur du Dieu fort. Le duc voyant ce jeu jure disant: par St. Georges, ces canailles erient merci! Gens de canons, feux sur ces vilains! Touttes et telles paroles ne lui servent de rien: les Liges comme gresle se ruent dessus les siens, taillant, dépiesçant de çà de là tous ces beaux galants; tant et si bien sont déconfits en vaulx de route ces pauvres Bourguignons que semblent-ils fumée épandue par vent de bize. «

Les deux autres chroniques neuchâteloises entrent dans plus de détails, et paraissent avoir été copiées en partie l'une sur l'autre. La plus ancienne remonte à la fin du quinzième siècle ou au com-

¹⁾ Château de l'avoué de l'abbaye de Bevaix; il était bâti sur une butte, au bord du lac; il n'en reste que quelques fondations recouvertes de terre.

commencement du seizième; on l'attribue à David Baillot, qui était secrétaire de la ville de Neuchâtel et dont le père avait été au service du duc Charles¹⁾. Le plus ancien manuscrit connu de cette chronique est conservé à la bibliothèque de la vénérable classe des pasteurs à Neuchâtel. Celui que je possède est du commencement du dix-septième siècle et présente, avec le premier, quelques variantes que je relèverai²⁾.

L'autre chronique, d'un style plus moderne, paraît avoir été composée ou tout au moins copiée vers l'an 1650, comme en fait foi une remarque ajoutée au crayon le 12 janvier 1662: elle renferme plusieurs passages textuels de la précédente.

A ces sources neuchâteloises il m'a semblé nécessaire de joindre les deux principales chroniques contemporaines de nos Confédérés: nous les devons à deux guerriers qui ont assisté en personne à la bataille de Grandson. Ce sont Diebold Schilling et Peterman Etterlin. On a du premier, qui était greffier de la ville de Berne, une description des guerres de Bourgogne, publiée en allemand, à Berne, en 1743. Le second, aussi greffier, et capitaine des troupes de Lucerne dans les guerres contre Charles le Hardi, a écrit une chronique de l'honorable Confédération, imprimée en allemand, à Bâle, en 1764. La traduction que je donne des fragments de ces deux chroniques, qui concernent la bataille de Grandson, est de moi.

Chronique de Diebold Schilling.

*Comment le duc de Burgunn prend le château de Famerku et y met une garnison convenable,
composée de ses meilleurs serviteurs.*

Ensuite le duc de Burgunn prit le château de Famerku, dans l'intention de pénétrer jusqu'à Nuenburg et d'exécuter le plan qu'il s'était dressé, et il laissa dans le dit château une garnison composée d'archers, auxquels il joignit ses meilleurs gardes du corps, les fournissant d'arquebuses et d'autres engins contre toutes les éventualités, leur promettant, foi et honneur de prince, de venir à leur secours dès qu'ils seraient attaqués et qu'ils le lui auraient fait savoir par des signaux convenus.

Comment ceux de Berne et les autres Confédérés marchent ensemble contre Famerku.

Là-dessus ceux de Berne, avec d'autres de leurs Confédérés et de leurs alliés, se mirent en marche, au nom de la Sainte Trinité, le samedi matin avant le mardi gras v. style et se dirigèrent par

¹⁾ Monsieur de Chambrier, *Histoire de Neuchâtel et Valengin*, page 187, le nomme Nicolas Baillods, le même qui défendit seul le pont de Thielle contre le comte de Romont, p. 187.

²⁾ Mon manuscrit paraît avoir été fait d'après une copie plus ancienne que celui de la Vénérable Classe; car on a effacé les traces du catholicisme dans celui-ci, tandis que le mien est resté l'ouvrage d'un bon catholique.

le chemin le plus court droit contre Famerku, sachant bien que le duc viendrait le débloquent comme il l'avait promis et n'abandonnerait pas les braves qu'il y avait laissés; car on comprenait fort bien que ce n'était pas sans cause qu'il s'en était emparé et que cela entraînait dans ses projets. Convaincu donc qu'il accourrait au secours des siens, on fit mine, en arrivant à Famerku, de s'emparer du château, bien qu'on s'aperçut qu'on n'était pas muni pour une attaque pareille; malgré cela, beaucoup de braves compagnons, qui brûlaient de se venger sur ceux du château, coururent à l'assaut: plusieurs furent tués ou blessés; l'on se battit long-temps, pendant que les assiégés faisant les signes convenus au duc l'engageaient à quitter son camp de Grandson, lui et toute son armée, pour marcher contre Famerku, ce qui fut très-heureux pour ceux de Berne et leurs Confédérés.

Comment ceux de Schwitz et de Thun, avec leurs bannières, prennent un chemin éloigné des Confédérés et arrêtent les premiers l'ennemi.

Cependant, les pieux Confédérés, et avec eux ceux de Thun, qui dépendent de Berne, tirèrent, avec leurs bannières, au-dessus de Famerku, par un chemin éloigné du reste de l'armée, et là s'arrêtèrent sur une hauteur soupçonnant l'approche des ennemis. En effet, ils les virent au même instant marcher contre eux, et leur masse était si considérable que des cris avertirent les Confédérés de Famerku que ceux de Schwitz et de Thun, chaudement attaqués par les ennemis, étaient en danger.

Comment ceux de Berne et les autres Confédérés quittent Famerku et commencent à se battre courageusement contre les ennemis.

Dès qu'on eut appris cela, les bannières de Berne et de Fribourg coururent rejoindre ceux de Schwitz et de Thun, et on laissa là le château de Famerku, l'abandonnant complètement, une partie des Confédérés se joignant aux bannières de Berne et de Fribourg et l'autre partie passant par-dessous le château. Et comme on aperçut bientôt les ennemis, chacun se mit en devoir de les attaquer sérieusement. On leur tomba dessus de part et d'autre, et on les chassa du premier coup à travers la montagne jusqu'en bas la Chartreuse, non sans que plusieurs d'entr'eux y perdissent la vie, comme on le vit par ceux qui étaient restés dans les rues et sur le chemin. Les Confédérés eurent aussi des blessés, quelques-uns très-gravement.

Comment ceux de Berne, Schwitz, Fryburg, arrivent les premiers au milieu des ennemis, se mettent à genoux et prient selon leur usage.

Et lorsqu'après avoir suivi ce chemin étroit à travers la montagne, l'on fut arrivé au large, alors seulement l'on vit le duc avec sa grande puissance et son innombrable armée rangée en bon ordre

dans la vaste campagne : car il se hâtait d'aller délivrer les siens à Famerku, et c'est pourquoi il avait quitté son camp et son retranchement de chariots avec toute son artillerie, et tout était couvert, jusqu'à Grandson, d'ennemis à pied et à cheval. Ceux de Berne, Schwitz et Frybourg, avec leurs bannières, si éloignés des autres Confédérés qu'ils avaient devancés, en face de l'ennemi, s'avisèrent alors sérieusement de leur petit nombre. Dans ce moment critique, le banneret de Berne et les autres bannerets sautèrent à bas de cheval, et saisissant eux-mêmes les bannières, ils marchèrent, sans hésiter et sans regarder derrière eux, contre l'ennemi. Et ainsi, pendant que les autres Confédérés et Alliés, avec leurs meilleurs troupes et leurs bannières, encore bien éloignés, marchaient dans la neige, par des chemins étroits où personne ne pouvait devancer l'autre, quand même chacun faisait de son mieux, le premier comme le dernier : les sus-dites bannières, sans témoigner nulle crainte, s'avancèrent, avec leur peu de monde, jusqu'aux vignes. Là, chacun, s'agenouillant, demanda, les mains levées au ciel, dans le plus grand recueillement, que le Dieu tout-puissant voulût bien les aider à vaincre cet enragé de Burgunn, qui marchait contr'eux avec une si puissante armée. Pendant qu'ils priaient les mains levées, les ennemis s'avisent de croire qu'ils crient merci et qu'ils veulent se rendre. Toute l'armée, alors, pousse un cri si épouvantable que personne ne s'entendait, les femmes comme les hommes ; car il y en avait bien 4000, tant mercières que filles publiques, comme on put l'apprendre plus tard. Alors, les capitaines et les bannerets mettant en ordre leur peu de monde, rangèrent les longues piques autour des bannières et marchèrent courageusement en avant ; car il ne leur restait pas d'autre parti que celui de vaincre ou de mourir. D'autre part, les ennemis s'étaient aussi rangés en bel ordre de bataille, et ils avaient amené et placé en batterie leurs pierriers et leurs bonnes couleuvrines, dont ils firent des décharges des plus hostiles, tuant nombre de braves gens et blessant beaucoup d'autres, pendant que d'autres s'avançaient à cheval, en bon ordre. Parcontre, ceux de Berne et le reste des Confédérés de l'avant-garde, voyant qu'on voulait les envelopper et remarquant alors qu'il y avait peu de monde auprès des bannières, les capitaines, les bannerets et d'autres braves compagnons se mirent à se crier l'un l'autre que, quiconque s'était avancé, devait revenir se mettre en rang près des bannières. Ceux de Berne avaient aussi quelques couleuvrines et karrenbüchsen ; on les planta à l'instant contre l'ennemi et on lui causa de grands dommages.

Comment le seigneur de Tschettegion fut tué par un bourgeois de Berne.

Sur ces entrefaites un fort détachement de cavaliers, parmi lesquels était le seigneur de Tschettegion, prince et commandant en Burgunn, se précipita bride abattue en bas la montagne sur nos bannières, comme s'ils voulaient nous les arracher de force ; mais, à leur approche, on les reçut à coups de nos longues piques dans le nez, rangées autour des bannières, ce qui leur fit faire volte face et prendre la fuite, non sans laisser sur la place le sus-dit seigneur de Tschettegion, qui fut tué par un bourgeois de Berne, Hans von der Grube, aidé de plusieurs autres.

Comment les autres Confédérés, avec leurs bannières et toute leur puissance réunies, accourent aussi en hâte au combat.

Et alors, comme pour relever leur courage, arrivèrent aussi bravement les pieux Confédérés et Alliés, leurs bannières et leur puissance, à travers la montagne et par l'étroit chemin, se montrant fidèles frères et amis, qui ne se séparent jamais dans les moments de détresse et, avec l'aide de Dieu, ne le feront jamais. Lorsqu'ils virent, d'un côté, la grande et puissante armée, avec ses nombreuses colonnes, devant eux, et, de l'autre, ceux de Berne et le reste de l'avant-garde dans une presse et dans un danger pareil, chacun voulut être le premier pour les rejoindre, etc.

Comment le duc de Burgund est repoussé courageusement par ceux de Berne et les autres Confédérés et Alliés, qui lui prennent son camp, et comment le duc et les siens prennent par trop honteusement la fuite.

Lors donc que le duc et les siens virent les pieux Confédérés avec leurs bannières arriver aussi, et leur tomber dessus avec ceux qui formaient l'avant-garde, malgré les grandes pertes que leur causaient les canons, et surtout les flèches, qui étaient empoisonnées pour la plupart et estropièrent nombre des nôtres, ils prirent alors la fuite et ne voulurent plus tenir tête, les cavaliers refoulant devant eux les gens de pieds serrés et pressés et formant une énorme masse. On se mit aussitôt à les poursuivre, nous jusque bien au delà de Grandson, tous pêle-mêle à travers le retranchement des chars et le camp du duc, et aussi loin que le jour et les forces le permirent à chacun : les pieux Confédérés ne s'arrêtèrent que quand ils ne purent plus courir davantage à cause de la pesanteur de leurs harnais. D'ailleurs, il n'était guère possible d'atteindre les cavaliers bourguignons, la plupart étant très-bien montés, pendant que les Confédérés se trouvaient à pied. Cependant, avec l'aide de Dieu, un bon nombre de ces fiers compagnons furent néanmoins rattrapés et ne purent nous échapper. Quand on les eut poursuivis l'espace de plus d'un mille et demi d'Allemagne, jusqu'au delà de Montagny, on rassembla les troupes, sans permettre à personne d'aller plus loin; on s'agenouilla tous ensemble et, les mains levées au ciel, on remercia Dieu, etc.

Chronique d'Etterlin.

Pendant qu'on était à Nüwenburg et que personne ne pouvait donner des nouvelles certaines du duc, sinon qu'on disait qu'il était campé d'une manière formidable, avec une grande armée et une terrible artillerie, dont il s'était entouré lui et les siens, sans qu'on pût l'atteindre, ainsi fortifié comme dans une grande forteresse, les Confédérés tinrent conseil pour savoir comment l'attaquer malgré cela, en s'exposant le moins que possible. Après de mûres considérations, chacun émit son avis, les uns

opinant pour que l'on fit le tour du lac afin de prendre le duc à dos, pendant que d'autres soutenaient qu'on devait l'attaquer des deux côtés à la fois. Mais enfin il fut convenu que, puisque les premiers conseillers du duc et ses plus puissants seigneurs se trouvaient dans le château de Vamerqui, il fallait marcher contre le dit château et l'assiéger; qu'aussitôt que le duc de Burgunn l'apprendrait, il viendrait à coup sûr pour le débloquer, quitterait ainsi son camp, et qu'alors on pourrait l'attaquer sans craindre son artillerie. Tel fut le dire qui courut parmi tous les Confédérés, qui dès le matin partirent au nom de Dieu et allèrent camper cette même nuit dans quelques villages en deça de Vamerqui, dont j'ignore les noms; et il vint des députés des Confédérés cette nuit même chez ceux de Lutzern, dans le village où ils campaient jusqu'au jour: le sus-dit plan d'attaque fut alors seulement bien arrêté.

Mais il faut que je dise d'abord comment le corps d'éclaireurs a été sauvé par ceux de Berne, et comment, pendant que les Confédérés campaient, le duc à son tour n'en avait aucune nouvelle, ignorant leur arrivée jusqu'au moment où il les vit, lorsque les deux armées heurtèrent l'une contre l'autre.

Et lorsqu'on eut généralement discuté et adopté le projet ci-dessus, d'aller dès le lendemain matin camper devant Vamerqui, ceux de Lutzern se hâtèrent de s'équiper et dirent à leur prêtre d'expédier sa messe. Sur ces entrefaites, ceux de Schwitz passèrent par le village de ceux de Lutzern qui partirent avec eux: de toutes parts les autres Confédérés se mirent aussi en marche et ils se dirigèrent contre Vamerqui. Cependant ceux de Schwitz, de Bern et de Solotorn, avec leurs bannières, avaient pris par dessus Vamerqui; j'ignore s'ils le faisaient pour avoir de bons quartiers ou pour d'autres raisons. Ils ne savaient pas que le duc s'était aussi mis en marche, et lorsqu'ils se dirigèrent par en haut, vers la Chartreuse, le duc de Burgunn était en campagne, ayant quitté son camp de Granson qu'il avait pris par ruse, comme je l'ai dit, faisant pendre aux arbres tous ceux qui s'y trouvaient, au nombre de 600. Ils se trouvèrent donc très-fortuitement en présence les uns des autres. Nombre de bons compagnons de tous les cantons, comme il arrive en pareil cas, s'étaient joints à ceux de Schwitz, de Berne et de Solotorn: les nations se mêlent ensemble et un brave en attire un autre après lui. Les colonnes des Bourguignons les attaquèrent, et ils se trouvèrent dans une cruelle extrémité jusqu'au moment où les autres Confédérés accoururent à leur secours. Car tout le monde ignorait leur position, et chacun supposait qu'on en resterait au sus-dit plan qu'on avait concerté, et déjà une partie de l'armée s'était établie à Vamerqui, lorsque tout-à-coup se fit entendre le cri que ceux de Schwitz, Berne et Solotorn, et ceux qui les accompagnaient, étaient attaqués par l'ennemi. Aussitôt tous les Confédérés courent en hâte leur porter du secours, et bientôt le duc de Burgunn les voit descendre la montagne. Par hasard, une lueur de soleil les éclaire, et ses rayons brillent comme dans un miroir: en même temps la trompe d'Ury mugit, et les cors de Lutzern poussent des sons si terribles que les gens du duc de Burgunn en sont saisis d'épouvante et commencent à reculer. Les Confédérés réunis les chargent alors pleins de confiance, assommant, frappant d'estoc et de taille et tirant de telle manière que le duc de Bourgogne, quoique bien malgré lui, céda et prit la fuite. Galopant lui-même, l'épée nue, parmi les siens et frappant dessus, il avait cru les arrêter: mais toute sa peine fut inutile; rien ne put les contenir; ils s'enfuirent sans regarder derrière eux, abandonnant

le camp. Peu de gens furent tués, personne ne voulant tenir tête. Il y eut bien un seigneur du pays qui fut tué: ce fut le seigneur de Chetialgyon, qui portait lui-même sa bannière, que ceux de Lutzern gagnèrent honorablement et emportèrent dans leur ville: elle était brune, blanche et bleue, avec une croix de Saint-André en or.

Ainsi notre sus-dit duc de Burgunn perdit tout ce qu'il avait, ainsi que les autres princes et seigneurs qui étaient avec lui, etc.

Chronique de David Baillot.

Comment ledit duc, en personne, alla au chasteau de Vaulxmarcus, pour parler au sire de la place, pour en suivre son entreprinse.

Après que le dit duc eut accompli ce que dit est, jl monta a cheval avec ses chevalliers et sa garde et s'en vint a la porte du chasteau de Vaulxmarcus, demandant au seigneur du lieu ouverture, lequel seigneur, ce voijant, descendit bas et fit ouverture, soij jettans a genoux devant le dit duc, luij requerant merci, et pareillement pour quarante compagnons qui estoient lors en la ditte place, et qu'ils eussent bagues saulves, lesquels compagnons furent fort esbahis de voir ainsi toust rendre la ditte place sans coup donner, et fust ledit seigneur de Vaulxmarcus prisonnier, et mener en l'ost dudit duc devant Granson, et les compagnons de laditte garnison s'en allerent droit a Boudrij, mais avant que ledit duc partit, jl beut du vin que ledit seigneur lu baillast, et interrogeast ledit duc, lesdits compagnons de laditte guarnison s'ils attendoient point de secours, lesquels repondirent que oui, et cela fait ledit duc mit dans laditte place plusieurs gens de cheval et de pied, environ quatre ou cinq cents hommes, et s'en retournat audit host, et cependant ceux de laditte garnison dudit Vaulxmarcus s'en allerent audit Boudrij toute la nuit, et leurs contarent le tout, lesquels capitaines et garnison dudit Boudrij estoient gens de guerre, et que bien entendoient leur cas. Incontinent envoierent les nouvelles a Neufchastel a nosdits seigneurs de Berne, Soleure, Lucherne, lesquels attendoient le secours comme dit est, lesquels en furent fort mal content.

Comment ledit duc fit crier a son de trompe que un chascun fut prest a l'attendart.

Quand le dit duc fut retourné en son armée, jl fit crier a son de trompe que tous gens de guerre, tant de cheval que de pieds, fussent tous prêts au lendemain, qu'estoit le sambedij des bourdes, pour tirer droit a Neufchastel, a une ville appartenant au marquis de Rotthelin, pour icelle ville prendre, sans tuer personne et n'ij faire aucun mal, sinon prendre des vivres pour la ditte armée, et dit par Saint George, nous avons laissé bonne garnison a Vaulxmarcus pour nous garder le passage, et aussi contre les Allemans, et croijons que ne trouverons aucun empechement, mais Dieu que n'oblie ses serviteurs, ne obliast lesdittes Alliances.

Comment lesdittes alliances vindrent prendre logis au devant ledit duc, vendredij devant les bordes, a Boudrij, et leues, et tirant devant Granson ou estoit la puissance dudit duc.

Nosdits seigneurs des Alliances, arrives et loges a Boudrij et entours, le vendredij devant les bordes, ij^{me} jours de mars, l'an mille quatre cents LXXvj, et ainsi furent loges par tout ledit conté de Neufchastel, et pouvoient avoir environ 20000 hommes, bien en ordre, et cuidojent attendre ceux de Strasbourg, lesquels n'estoient pas encores venus, mais nouvelles leurs furent appourtées, comment ledit duc venoit avec son armée, qui estoit une chose nompareille, et alloit a Neufchastel comme dit est, mais nosdits seigneurs desdittes alliances avoient donne ourdre tellement, que ceux de la noble ville de Berne, et Churich, Frijbourg, Salleure, Basle, Lucherne, Urij, ¹⁾ Undervalden, Appencheselles, et tous autres appartenants des bonnes villes desus le Rhein estoient loges tant audit Boudrij, que en l'entour, comme a Collombier, et autres, Et lesdittes alliances sentoient l'approche-ment dudit duc, tiendrent conseil ensemble, et conclurent que le lendemain, sambedij des brandons, falloit aller plus avant a l'encontre dudit duc, pour deffendre vaillenment a laiide de Dieu, et jcelluij duc aller chercher jusques devant Granson, ou plus avant s'ils ne le treuvent plustost, comme le dit duc l'avoient entrepris ainsi que dit est; Le sambedij matin commencerent marcher en belle ordonnance.

Or ledit jour de sambedij ledit duc mit son armée en belle ordonnance faisant sonner trompettes et clairons, pour faire assembler un chacun a l'estendart, en disant a ses capitaines, tant de gens de cheval que de pied: Nobles chevalliers, aujourd'hui est venu le jour qu'ils nous faut destruire ces villains, et les mettre tous a mort, comme nous avons fait les autres, et nous faut commencer a les aller trouver en passant par ledit Neufchastel et de la sur leurs paijs et seigneuries, lesquels nous mettrons a nostre subjection et obeissance, de sorte qu'ils seront tous punis de tout le tems passé, et si ne leur laissons rien, d'ont nous saurons tous riches, et si en faut mettre a mort tant que en trouverons, sans les espargner, laquelle chose lui fut accordee, par quoyj incontinant monta sur son grand cheval armé de toutes pieces, disant: marchons en bataille, apres ces villains, car ils ne sont pas gens pour nous, par Saint George nous leurs montrerons quels nous sommes; pour ce vous prie, gentils chevalliers et capitaines, hommes d'armes et autres, tant de pied que de cheval, un chacun fasse son devoir.

Et ainsi envoija son avantgarde devant en marchant a petit pas, le haut des champs par desus le bois de la Lance que l'on nomme la Chastrosse, contre le village ²⁾ desus Vauxmarcus, sans avoir aucun doubte ne ebahissement ne scu de la venue desdittes Alliances, ne pareillement n'en savoient rien pour certain nosdits seigneurs, mais marchant l'un contre l'autre a la bonne foij, jusques a tant qu'ils se vont voir l'un l'autre et racontrer au desus de la Combe dudit Vaulmarcus, l'un deça et l'autre de la sur la Combe du Ruaux, et n'estoient nosdits seigneurs encoures en aucun ordre ne

¹⁾ Le manuscrit de la Vénérable Classe ajoute ici: Switz.

²⁾ Le village est du manuscrit de la Vénérable Classe; il n'est pas dans le mien.

ordonnance, ains toujours marchants a l'aventure, et estoient les premiers les bandieres de Berne, Frijbourg, Salleure, Zurich¹⁾, Urij, et les autres marchaient toujours après sans ordonnance, neaulxmoins quand jls les virent, se jetterent tous a genoux a terre, levans les mains droit contre le ciel, priants Dieu divottement un chascun a part, un pater, et ave maria, qui leur fust ce jour en aide, et leur gardat leur bon droit, et se mirent en belle ordonnance, assçavoir les gens de trait devant les grandes piques et haliebardes, faulchons et autres glaives entour les bandieres pour garder icelles et faire comme jl appartenait.

Ledit duc venant de l'autre part, et voijant ce que dit est, connoissant q'l falloit combattre, et commensa a dire Orsa par Saint George, ces villens ont peur, et s'abaissent de nous regarder, comme jls se sont mis a genous, c'est pour nous prier, et crier mercij, mais je cuijde pa Saint George qu'ils sont tous nostres, en nostre baillie; or aijant menés de l'artillerie, faictes tirer vos gens, et chascun en son ordonnance, car ces villains marchent avant tous contre nous, et tout a coup commensarent a tirer grandes serpentines, d'ont du premier coup fut tué environ huit ou dix hommes desdittes Alliances, d'ont fut grand damage, alors ledit duc print son estendart, luij mesme en sa main, et couchat sa lance en arrest, contre ses ennemis, qui estait une horrible besogne de son courage a voir, mais un chascun ne l'avoit pas semblable, et ainsi se fit l'approche des deux costés, tellement que c'estoit chose epouvantable a voir, et ainsi se assemblerent les bandieres et la puissance de nosdits seigneurs contre les dits Borgognons, tant par la montagne du costés, que autres part par haijes et buissons, que c'estoit une horrible chose a voir, tant d'un costé que d'autres, et apres plusieurs coups d'artillerie et deffences, comme en tel cas appartient tant d'une part que d'autre, jl fut force et contrainte audit duc de Bourgogne et ses gens eux retires jusques audit Granson, ou il perdit de ses gens beaucoup, tant de pié que de cheval, avec plusieurs bandieres, et toute l'artillerie qui estoit en son avantgarde, neaulxmoins nosdits seigneurs, avec leurs gens de pié, leurs donnarent toujours la chasse, jusques au moulin nommé Luzernoin, et ledit duc se mit au large des champs pour resister et tenir contre nosdits seigneurs, mais toujours les suivoient en tuant et mettant a l'eepee, tant par haijes que buissons et autres lieux, la y eut une epouvantable bataille d'un costé et d'autre, et la fut tué le seigneur de Chastelguijon et son grand cheval grison, dedans un pré petit de marest ensemble furent tues plusieurs autres grands seigneurs et vaillans chevalliers, et gens de bien, lesquels je ne nomme point, et par leurs vaillances, cuidans tousjours tenir bon, en perdirent leur vie, et ij mourut par conte fait, outre ce qui est dit, environ mille Bourgognons de petite stature, lesquels pareillement furent tues, en fuyant comme lievre devant les chiens, et environ outre vj mille que furent tues a laditte bataille et rencontre devant ledit Granson.

Et voyant par ledit duc, comme au lieu d'assembler sesdittes gens devant ledit Granson, jls estoient poursuivis rigoureusement et vertueusement par nosdits seigneurs, et que ses gens tant de pié que de cheval a tout le moins, et qu'ils avoient assemblés se combattoient honestement, mais plus n'en pouvoient, car ils avoient a faire a fortes parties, laquelle bien les poursuivoient, ledit duc

¹⁾ Au lieu de Zurich, le manuscrit de la Vénérable Classe a *Schweitz*.

voijant aussi le damage torner sur luij, et la grande perte qu'il faisoit, fit crier a la retraite, et lors commensa ledit duc et ses gens a fuir comme lievre devant les chiens, tirant le chemin d'Orbe et de la a Jongne, et allast ce jour au soir a Nozeret, et apres a Besanson, auquel lieu luij sembloit que nos seigneurs le suivassent tousjours.

Chronique Anonyme.

Après la prise de Grandson le Duc monta a cheval, Ils vint à la porte du chateau de Vauxmarcus qui n'était guerre bien fortifié, Il demanda qu'on le luy ouvrit Sur quoi le Baron du Dit Vauxmarcus; Messire Jean de Neufchâtel descendit en bas, Et se jetta à genoux aux pieds du Duc demanda qu'on le lascia sortir avec quarante compagnons qui y etoyent avec vie et bagues sauves, Le Duc retint le Baron de Vauxmarcus prisonnier et le mena avec luy au Camp de Grandson, ayant auparavant bû du vins que le dit Seigneur luy presenta; Et il relacha les dits quarante Compagnons qui se rétirèrent la même nuit à Boudry; Mais ils étoient Marris d'avoir rendu la place sans coup férir; Le Duc y laissa en leur place plusieurs des principaux de Sa Noblesse entre cinq cens des plus vaillans à pied et à cheval pour la garde du dit Chateau, La garnison et les gens du Chateau et de la Ville de Boudry firent aussytot savoir la prise du Chateau de Vauxmarcus à Neufchâtel afin de se mettre sous les armes, Et se préparer a recevoir les Bourguignons en cas d'attaque, Comme c'étoit aussy le Dessein du Duc de conquerir le païs de Neufchâtel.

L'on compte que l'une des principales causes de son malheur a été le refus que luij fit le Comte de Neufchâtel de le laisser aller et passer par Ses Terres. Nonobstant le Duc le voulut prendre par force et pour cet effet fit sonner a Son de trompettes dans le camp que tous les gens d'Armes eussent a se tenir prêts pour marcher le lendemain contre Neufchâtel, Laquelle ville il vouloit prendre sans effusions de sang, Et sans luy faire d'autre mal que d'en tirer des Vivres pour avitvailler son Armée;

Messieurs les Lignes arrivèrent à Neufchatel le vendredy avant les bordes le 1er Mars 1476. avec quelques uns de leurs Alliés en bonne intention de secourir leur garnison qu'ils croyoyent etre en état dans le Chateau de Grandson, Mais ayant appris quand ils furent à Neufchâtel l'état pitoyable ou ils avoyent été réduits, Ils résolurent sans attendre plus grand dommage dans le païs suisses de partir le lendemain et de marcher contre les Bourguignons, Et se logèrent cette nuit à Serrières, Peseux, Auvernier, Corcelles, et Cormondreche, Collombier et Boudry, et ayant revû leurs Troupes le lendemain qui étoit le Samedy des Bordes 2eme Mars en la plaine entre Bevaix et Boudry se trouvant au nombre de vingt mille hommes dont le Général sappeloit Eptinquer, Ils marcherent en belle ordonnance, Et allerent contre Vauxmarcus aidés et favorisés de tous ceux du Comte de Neufchatel;

Dautres cotés le Duc de Bourgogne a grand bruit de tambour, trompette et clairons, faisant retentir le bois de la Lance, Les côtes et vallées d'alentour et commandoit a son effroyable armée de décamper, faisant marcher l'avant garde toujours contre Neufchâtel Laquelle marchoit par le vaux des

champs au dessus du bois de la Lance, qu'on nomme la Chartreuse, contre le village de Vauxmarcus, sans savoir aucune nouvelle des Suisses. Lesquels aussy marchoyent peu a peu avancant contre le dit Vauxmarcus; Et pour lors ne voulurent point attaquer le Chateau parce qu'ils n'étoient pas pourvus de leurs instruments d'assaut, Quelques uns pensant bien assaillir, Mais ils y perdirent leurs pas ayant etés vaillamment repoussés;

Ceux de Schvitz, et de Thouna marchoyent au dessus du dit Vauxmarcus, séparés des autres, s'arretans en bon ordre sur un petit Mont, etant près de l'ennemi, Ceux de Berne, Soleure, Lucerne et Fribourg avec la Compagnie des Bourgeois de Neufchâtel etans arrivés les premiers; Ils commencèrent a découvrir l'avant garde de l'ennemi, et la rencontrèrent au dessus de la Combe de Ruaux repoussant plusieurs des plus avancés qui setoyent approchés de trop près, Et en défirent quelques uns, chassant le reste en bas contre la Chartreuse, Ce qui fut pris pour bonne augure; Ils descendirent ensuite contre l'ennemy, Et virent le Duc Son camp, et sa puissance.

Les Portenseignes furent contraints de descendre de cheval et marchèrent contre le Duc par un chemin étroit et embarrassant; Etant arrivés près du Camp et des Vignes, Ils se rangèrent en bel ordre, Et ils environnèrent les quatres Enseignes de longues Piques, puis se jettans tous à genoux, Ils invoquoient ardemment l'Eternel;

Le Duc venant de l'autre coté, et voyant qu'il falloit combattre dit Orça par St. George ils sont tous morts et nous les tenons, Ces canailles ont peur de nous et ayant vu qu'ils setoyent mis à genoux, il dit Voies comme ils se jettent à terre pour nous crier merci et il dit aux Cannoniers, faite donner feu à vos gens sur eux car ces canailles commencent à marcher contre nous; La dessus toute l'Armée de Bourgogne fit éclatter l'air d'un grand Cry; Et leurs femmes au nombre de quatre mille tant Mercières, Lingères, que filles de joye; Ce fut les Bourguignons qui commencèrent à tirer sur les Suisses leurs Surpentes, dont furent tués dix des Alliés, quoique les autres Suisses avec le gros de l'armée fussent encore bien loin, Cette petite troupe soutint néanmoins valleurusement le premier choc de l'ennemy malgré ses canons qui faisoient grand bruit et qui tonnoient sur eux, Et ne leur faisoient pas moins de mal; Le Duc prit l'Etendart en sa main et vint contre les Suisses l'épée nuë ce qui étoit une grande preuve de son courage Mais il n'y avoit aucun des siens qui en osât faire autant. Les Enseignes furent déployées et assaillies par une troupe de Cavailliers qui se jettèrent dessus pour les prendre; Mais les Piquiers les receurent sy bien qu'ils y perdirent leur peine;

Louis de Chalons Seigneur du Chateau Guyon qui par deux fois avoit pensé prendre le drapeau de Schvitz avec quelques autres y demeurèrent pour otage des autres qui devoient suivre le meme pas;

Les autres Suisses qui avec le gros de l'armée, à cause des chemins étroits, neiges fonduës etoyent demeuré en arriere, arrivèrent pendant ce combat qui se faisoit dans les champs au dessus de Concise; faisant éclatter leurs tambours cornets et trompettes et retentir les grands Cornets du mugissant Taureau d'Ury et de la Vache d'Undrevald le son duquel étoit entendu par tout une heure et demy à la ronde de loin; C'est ce qui anima merveilleusement les Suisses des dits quatres Cantons, Et aussy les Neuchatelois qui faisoient tous un horrible carnage de leur ennemi; Les Bourguignons qui du commencement croyoient n'avoir à combattre que cette petite troupe, voyant le gros de l'ar-

mée fondre impétueusement sur eux, furent tellement saisis depouvante que le Duc même, Lepée a la mains, avec ses menaces ne peut empêcher ses gens de prendre une honteuse fuite.

Les Suisses ayant gagné le Champ de bataille, Les poursuivèrent et chassèrent jusques a Montaigny, tuant par les chemins, hayes et buissons tous ceux qu'ils pouvoient atteindre; C'est pourquoy la frayeur fut sy grande parmy les Bourguignons qu'une partie crevèrent et gatèrent plusieurs bons chevaux en fuyant. Ils eussent donné la chasse au Duc plus loin, Mais desirant avoir ses grands thrésors qu'il avoit laissé, et craignant que la populace n'en prit le meilleur, Ils retournèrent contre le camp que les Bourguignons avoyent sy lachement quitté; Et rendans tous ensemble graces a Dieu qui leur avoit aidé à vaincre en si peu de temps le Duc, Ils se rejouirent d'avoir pû venir a bout de faire ce que n'y Roy n'y Empereur n'avaient pû faire auparavant.

Cette deffaitte se fit la veille des Bordes qui ne fut pas sy considérable par la deroute des Bourguignons que par la perte de leurs biens; Le Duc outre le Seigneur du Chateau Guyon qui avoit été tué dans un petit pré avec son cheval grison, perdit encore Pierre de Lignans, un Comte de Piémont, les seigneurs de Prâlins et de Méry, avec plusieurs autres personnes, et officiers de marque et grand nombre de soldats, quelques uns disent mille et sept cent hommes d'armes; Les Suisses ne perdirent que cinquante hommes, et environ 300. furent blessés; Les Balois avec 800. hommes, et quelques Autrichiens, et hommes d'armes vinrent trop tard au jeu; Ces derniers parce qu'ils faisoient l'Arriere garde; et les premiers parce qu'ils estoient allés au fourage, et peut être sy étoient oubliés.

Précis de la bataille de Granson.

Maintenant voici le résumé des faits, en se basant principalement sur les cinq chroniques que je viens de citer.

Le dimanche avant la Saint-Mathieu, 18 février 1476, fut donné, par le duc de Bourgogne, Charles le Hardi, le premier assaut contre la ville de Granson.

Le mercredi, 21 février, les assiégés furent forcés de se retirer au château, et la ville fut prise.

Le mercredi des cendres, 28 février, la garnison se rendit au duc (A). ¹⁾

¹⁾ Les lettres ajoutées çà et là en parenthèse marquent les différents auteurs qui racontent le fait; c'est-à-dire: dP — Hugues de Pierre; S — Diebold Schilling; cS — chanson de Schilling; E — Etterlin; W — Wurstisen; B — David Baillot; A — Anonyme; M — Müller (Jean de); C — Ph. de Comines.

Le jeudi, 29 février, la garnison fut pendue et noyée (A.).

Le même jour, le duc de Bourgogne se rend au château (dP. S. B. A.) de Vaumarcus, que Jean de Neuchâtel lui remet sans coup férir (S. E. B. A.); le duc y laisse une bonne garnison de quatre à cinq cents hommes de pied et de cheval, choisis parmi les archers et les plus braves de ses gardes du corps, l'élite de sa noblesse¹).

Conseil tenu à Neuchâtel, sans connaissance de ce qui se passait à Granson et à Vaumarcus.

Les quarante hommes qui devaient défendre le château de Vaumarcus (B. A.) retournent à Boudry, où ils arrivent pendant la nuit (dP. B. A.); ils font aussitôt savoir à Neuchâtel ce qui s'est passé.

Le vendredi, 1. mars (dP. E. B. A.), à l'ouïe des nouvelles, l'armée suisse quitte Neuchâtel et vient se loger pour passer la nuit dans les villages de *Serrières*, *Auvernier*, *Peseux*, *Corcelles*, *Cormondrèche*, *Colombier*, *Bôle*, *Boudry*, *Cortailod* et *Bevaix* (dP. B. A.). Déjà ceux du *Vully*, de *Cerlier*, de la *Bonneville*, avec tous les hommes disponibles du comté de Neuchâtel et de la seigneurie de *Vallengin*, se trouvaient réunis à *Pontareuse*, à *Cortailod*, à l'*Abbaye* et au *Châtelard* de *Bevaix*.

Pendant le jour du vendredi, il fut tenu conseil (E.), et la nuit du vendredi au samedi (dP. B.), fut décidé le plan d'attaque contre le duc dans le village où campaient ceux de *Lucerne* (vraisemblablement *Bevaix*) (E.). Il consistait à forcer le duc Charles à sortir du camp formidable qu'il avait dressé derrière l'*Arnon* (M.). Son flanc gauche s'appuyait contre la montagne du *Thévenon*, dont il était séparé par un bas-fond et de profonds fossés: le lac était à sa droite; il avait hérissé les rives de l'*Arnon* de sa nombreuse et excellente artillerie, qui formait la tête du camp, tandis qu'un retranchement de chariots mêlé de canons en défendait les derrières (E. S.). Pour en venir à un combat qui leur promettait plus d'avantage que l'attaque d'un camp si bien défendu, les Suisses imaginèrent de feindre un assaut contre le château de Vaumarcus (E. S.), persuadés que le duc se hâterait de venir délivrer les braves archers et la noblesse qu'il y avait mis en garnison.

Mais il paraît que, sans cela, le duc manquant de vivres était déjà décidé à marcher sur Neuchâtel (A. B.); et le vendredi après son retour de Vaumarcus (A. B.), il avait fait sonner à son de trompe par tout le camp que chacun eût à se préparer à rejoindre son étendart pour la marche du lendemain et pour le combat²).

Le samedi 2 mars, veille des Brandons (A. dP.), les troupes suisses arrivent, avant le lever du soleil, à leur rendez-vous dans la plaine entre *Bevaix* et *Boudry*.

Le corps de *Schwitz* (A. B. E. cS. S. dP.), 1181 hommes, commandés par *Rodolphe Réding*, et la bannière de *Thun* sont envoyés comme éclaireurs par la *Via détra*, chemin éloigné qui passe par

¹) Il est clair que Charles le Hardi posta aussi quelques troupes à *Concize*, à *Corcelles* et à *Onnens*, pour être plus à portée de la défense du château. Son armée, selon l'Anonyme, se composait de 5000 hommes envoyés par le duc de Milan, de 5000 savoyards envoyés par la princesse de Savoie, et d'un très-grand nombre de Bourguignons, de Piccards, etc., en tout 50,000 hommes, avec 500 pièces d'artillerie bien montées, qui furent réparties à *Nidau*, après la bataille de *Granson*.

²) *Baillot* va même jusqu'à affirmer que les Alliances avaient été informées qu'il allait marcher sur Neuchâtel.

Bevaix, le Jordi, s'élève au-dessus de Gorgier, traverse le bois du Grand Devin, et laisse à gauche Montalcher avant d'atteindre Frésins ¹⁾.

Les autres Confédérés se dirigèrent contre Vaumarcus (E. S. dP.). Ceux de Berne, Soleure et Fribourg (cS. A. B. E. S.), avec la bannière de Neuchâtel (A. dP.) comportant 300 bourgeois, celle du Landeron et les hommes royés du seigneur de Valengin, formant l'avant-garde, marchent les premiers (dP.) droit le plan, c'est-à-dire, qu'ils suivent le plateau qui est au-dessus de Gorgier, de St.-Aubin et de Sauges.

Ceux de Lucerne (M. cS. dP.), au nombre de 1800, sous l'avoyer Hassfurter, ceux de Zurich, Baden, Thurgovie et du Freyamt, 2500 hommes, commandés par le maître-bourgeois Henri Göldli, de Zurich, ceux d'Ury, 483 hommes, d'Unterwald, 455 hommes, de Glaris, 780 hommes, sous Hans Tschudi, de Siebetal, de Morat, etc. ²⁾, suivent plutôt la route le long des rives du lac.

Pendant que les premiers venus (S. A.), brûlant du désir de commencer leur vengeance à Vaumarcus, essaient d'attaquer le château, malgré qu'ils fussent dépourvus de tout instrument d'assaut (B. A.), ceux de Schwitz et de Thoune arrivent au haut de la profonde gorge néocomienne de Vaumarcus, autrement dite Combe du Ruaux (aujourd'hui Combe de Pont-Porret), que contourne légèrement la Via détra (S.). Tout-à-coup la troupe s'arrête au bord de la Combe du Ruaux, sur une hauteur (celle du Tombet), d'où elle plane au delà, sur le plateau et sur la route qui se prolonge vers Vernea : à son grand étonnement elle aperçoit l'avant-garde ennemie qui arrivait déjà de ce côté pour rejoindre les archers que George Rozimboz avait posté comme vigie (M. C.) sur la hauteur qui domine le château de Vaumarcus, y faisant élever à la hâte une redoute en terre que la tradition attribue encore aux Bourguignons. Elle faisait face à la colline du Tombet, dominait la Combe du Ruaux, et, s'appuyant sur la Via détra, qui passe à 310 pas au-dessus, elle gardait le passage que la sentinelle pouvait suivre des yeux ³⁾.

Il est clair, pour quiconque connaît la contrée et les projets des Bourguignons de passer en masse à Neuchâtel, pour y chercher des vivres, que la position du château de Vaumarcus ne pouvait leur suffire, et, par la marche même des troupes, l'on voit que le duc avait été assez prudent (B.) pour s'assurer tous les passages. Maître de la route inférieure, il n'avait pas manqué d'apprendre qu'il

¹⁾ Müller assure que le projet des Suisses était bien de profiter des hauteurs et des bois pour rendre inutiles les forces du duc; et peut-être les Schwitzois étaient chargés, en bons montagnards, de reconnaître le pays en passant par les montagnes.

²⁾ Müller nomme encore les St.-Gallois de la ville et de l'abbaye, 300 hommes, sous Ulrich Farnbühler, les Schaffousois, sous Ulrich Trullerey. Les Bâlois et les Strasbourgeois arrivèrent après le combat, et les Appenzellois un jour trop tard.

³⁾ La longueur de la redoute par l'extérieur du fossé est de 70 pas, la largeur de 60 pas. Elle est composée d'un fossé et d'un rempart en terre qui s'élève de 8 pieds plus ou moins au-dessus du fond du fossé. Elle a deux entrées, l'une en face de Vernea, l'autre plus grande, mesurant 16 pas de large, en face de la Via détra. Quelques blocs de granit sont disséminés dans la redoute; l'un, entr'autres, en protogyne, est couché le long du rempart oriental, et mesure 20 pieds de long et 5 pieds de haut, hors de terre. Aujourd'hui, la redoute et les alentours sont recouverts d'un bois de hêtres. La tradition est générale pour l'attribuer aux Bourguignons.

existait encore un autre chemin plus commode que le premier, et qui traversait un plateau plus large et plus ouvert que les bois épais de la Lance. George Rozimboz avait fait occuper la hauteur (dP. B. A.), et déjà une partie de l'avant-garde bourguignonne y arrivait, lorsque les Schwitzois se présentèrent sur l'autre flanc de la Combe du Ruaux. Les chroniques neuchâteloises, surtout celle de David Baillot, fils de celui qui avait servi dans l'armée du duc de Bourgogne, sont expresses pour dire que déjà l'avant-garde bourguignonne marchait à petits pas, le haut des champs par-dessus le bois de la Lance, contre le village de Vernea, quand elle rencontra le corps de troupes de Schwitz et de Thoune au-dessus de la Combe du Ruaux, ajoutant toutes qu'on ignorait de part et d'autre (A. B. E. cS. S.) qu'on fût en marche et si près de se rencontrer: nouvelle preuve que le projet du duc Charles était de marcher droit contre Neuchâtel, que Vaumarcus fût attaqué ou qu'il ne le fût pas.

Le corps de Schwitz et de Thoune (S.), dans une pareille perplexité, en face de l'avant-garde bourguignonne, à laquelle il lui était impossible de tenir tête, cria au secours à ceux qui étaient arrivés les premiers plus bas vers Vaumarcus (M. A. E. cS. S.), et aussitôt la bannière de Berne, comportant 7130 hommes, commandés par Nicolas de Scharnachthal, avoyer, et par Jean de Hallwyl, celle de Fribourg, entourée de 828 guerriers que conduit Pierre de Faucigny, celle de Soleure, forte de 918 hommes, sous Conrad Vogt, celle de Bienne que porte Pierre de Römerstall, à la tête de 212 hommes, avec les Neuchâtelois qui faisaient partie des troupes de Berne, accoururent à son aide (A. B. S.). Tous ensemble fondirent sur l'ennemi qui venait à eux, emportèrent la redoute¹⁾, et (A. S. dP.), malgré sa résistance, repoussèrent vigoureusement l'avant-garde bourguignonne par dessus le bois de la Lance, le long de la Via détra (S.), couverte de morts et de mourants (A. S. dP.), jusqu'au corps d'armée, que les Suisses n'aperçurent que, lorsque, sortant du bois, ils furent arrivés au delà de la Prise Gaula, sur la hauteur qui domine la Lance, les Vignes, Concize, en un mot, tout le bailliage de Granson. Alors seulement ils virent l'armée toute entière du duc, qui avait quitté son camp et qui était en pleine marche, couvrant les côteaux voisins et remplissant de ses colonnes toute la belle vallée qui s'étend entre Onnens, Corcelles, Concize d'un côté et le pied des montagnes boisées de l'autre: la Via détra la traverse dans toute sa longueur.

L'ordre qui régnait dans la marche des Bourguignons (A. B. E.) et leur position avancée prouvent que ce n'était pas la suite d'un départ subit et précipité, occasionné par les signaux de Vaumarcus, mais que tout avait été préparé à l'avance.

Antoine, le Grand Bâtard de Bourgogne, Baudoin, le Petit Bâtard, et le prince Guillaume d'Orange commandaient l'avant-garde (M.).

Le duc Charles s'était réservé le corps d'armée formé d'Italiens et de Savoyards, sur lesquels il se reposait le plus (M.).

Jean de Clèves et Frédéric d'Egmond conduisaient l'arrière-garde. Tout était disposé pour une marche et non pour un combat (M.).

¹⁾ Müller dit que ce fut Hemman de Mullinen qui délogea Rozimboz.

Quand le duc de Bourgogne vit (A.) une partie de son avant-garde ainsi repoussée par les Suisses qui paraissaient sur la pente de la montagne, la marche fut arrêtée tout-à-coup (S.); l'artillerie légère est dressée en batterie sur la hauteur de Corcelles, en regard du point où la Via détra débouche dans la vallée au-dessus de Concise. Mettant son infanterie (M.) en colonnes profondes derrière l'artillerie et dans la vallée (S.), il flanque sa gauche ¹⁾ de sa cavalerie, commandée par Louis de Châtelguyon, dans l'intention d'envelopper ce petit corps de Suisses et de profiter de quelques coupures du terrain.

A cette vue imposante, les Suisses ne perdent pas courage (dP. B. S. A.): les bannerets sautent à bas de cheval, mettent les gens de trait en avant, et les grandes piques, hallebardes, faulchons et autres glaives autour des bannières, et quand ils sont arrivés au large au bas de la montagne, au milieu des vergers, des prés et des vignes (dP. S. B. A.), sentant que le moment de combattre est là, ils se jettent tous à genoux, en face de l'armée bourguignonne (S. A.) qui, croyant que les Suisses crient merci, pousse un grand cri de triomphe.

Mais bientôt Charles remarque que ce n'est pas de pardon qu'il s'agit, et il commande de faire feu sur ces vilains (dP. S. B. A.). Les grandes couleuvrines du premier coup abattent huit ou dix des plus braves des Suisses (S. B. A.); mais les pièces sont trop haut pointées pour qu'elles fassent tout le mal qu'on aurait pu en attendre (M.).

Au même instant le duc se met à la tête de son infanterie (B. A.), saisit son étendart d'une main et couche sa lance en arrêt contre ses ennemis, ce qui était une horrible marque de son courage, dit Baillot. La colonne des Bourguignons se forme en coin formidable ²⁾ qui heurte contre la colonne allongée des Suisses (A. S.), pendant que le corps de 6000 chevaux du seigneur de Châtelguyon s'ébranle et se précipite bride abattue (cS. S.) des flancs inclinés de la vallée sur la droite des Suisses et sur leurs bannières, comme s'il voulait les leur arracher ³⁾. Le coin des Bourguignons (M.) se brise contre le front de fer des Suisses dont les lignes ne s'ouvrent (M. S.) que pour faire feu de quelques couleuvrines que les Bernois ont amenées. La cavalerie est reçue à coups de longues piques, et après un combat acharné (A.) où Louis de Châtelguyon pensa deux fois arracher le drapeau de Schwitz (A. S.), elle est obligée de faire volte face.

¹⁾ Je mets Louis de Châtelguyon et sa cavalerie (gendarmérie) sur la gauche; car si elle eût été sur la droite, elle n'aurait pu fondre sur les Suisses de la montagne, comme dit Schilling, elle n'aurait pu combattre qu'en masquant le feu de l'artillerie, elle n'aurait pu être refoulée dans le petit marais où beaucoup périrent, mais aurait eu, au contraire, champ libre pour reculer jusqu'au camp. D'ailleurs, en occupant le flanc droit et le pays ouvert vers Concise, la cavalerie aurait été à même de fondre sur le corps d'armée suisse qui arrivait par là, de le tenir en échec et de l'empêcher d'enlever l'artillerie et de tomber sur les flancs de l'armée bourguignonne. Le duc prenait l'avant-garde suisse pour toute l'armée, et n'avait les regards portés que sur la Via détra par où ils étaient venus. L'arrivée du corps d'armée suisse par un autre chemin et à l'improviste l'a complètement dérouter.

²⁾ Wurtsisen dit: Machten ein Spitz von eitel Kürassiren.

³⁾ Les Suisses avaient détaché Félix Schwarzmurer de Zurich et Hemman de Müllinen avec de l'infanterie légère, sur les flancs; l'arrivée de la cavalerie bourguignonne les força de se replier sur les bannières; c'est ce que raconte Schilling.

Le courage des Suisses les avait amenés au-delà de Concise (A. dP.), jusque derrière le village de Corcelles, où se livra le combat le plus acharné, dans les champs que traverse la Via détra. Là se voient trois blocs pyramidaux de granit que la tradition attribue aux Suisses, mais qui ne sont que les restes d'un monument druidique qui a bravé les siècles pour voir la honte de Charles le Téméraire. Aucun auteur contemporain de la bataille de Granson n'a dit un seul mot de l'érection de ces blocs comme souvenir de cette victoire.

Cependant le combat dura long-temps (E. S.), et les Suisses, malgré leur courage, auraient pu succomber, si tout le corps d'armée, informé du danger, n'était accouru pour soutenir l'avant-garde.

Etterlin dit expressément, et les autres chroniques (A. B. E. S.) sont d'accord avec lui, que les Confédérés ne s'attendaient nullement à rencontrer les Bourguignons au-dessus de Vauxmarcus et à livrer un combat, et qu'une bonne partie de l'armée ignorait les motifs qui avaient pu porter ceux de Schwitz, de Berne, de Soleure, de Fribourg, etc., à se diriger par les hauteurs, si loin du corps principal qui, croyant le duc de Bourgogne encore dans son camp de Granson et ne comptant que sur le siège de Vauxmarcus, s'était déjà en partie établi aux environs du château (E.). Mais les nouvelles de ce qui se passe tirent les Suisses de leur cruelle erreur (E. S.), et alors tout le corps d'armée, composé comme je l'ai dit plus haut ¹⁾, se précipite vers le lieu du combat, marchant et se pressant dans cette hâte par le chemin du bois de la Lance (A. E. S.), où les neiges fondues et l'étroitesse de la route ralentissent sa marche. Ils arrivent enfin, ces braves, en suivant ainsi la rive du lac, jusque près de Concise. Montés sur la colline de la Lance, pour se reconnaître, ils voient les deux armées (S.): leurs chers Confédérés, pressés de toutes parts, sont prêts à succomber sous les Bourguignons qui les accablent. Il n'y a pas de temps à perdre; la colonne s'ébranle (M.): ils sont près de 11 à 12,000 guerriers (cS. E. A.). Les trompes d'Uri, d'Unterwalden, les cors de Lucerne font entendre des mugissements épouvantables ²⁾ (S. E. A. M.). A cette ouïe, à cet aspect imprévu, la terreur s'empare des Bourguignons: ils sont flanqués, presque tournés, et quand le duc Charles voit la colonne serrée fondre sur ses troupes et les renverser en bas les côteaux de Concise et de Corcelles, il est à se demander qui sont ces nouveaux venus. „Ce sont les montagnards suisses,“ lui répond Brandolf de Stein, son prisonnier. „Que sera-ce de nous?“ dit alors le duc; „ce petit nombre nous a déjà fatigué (Bullinger).“

Les Bourguignons commencent à reculer (E. A.). Le duc, galopant lui-même l'épée nue parmi les siens et frappant dessus, cherche à les arrêter; c'est en vain. Les Suisses enlèvent l'artillerie de l'avant-garde, tombent simultanément sur l'armée bourguignonne prise de front et de flanc; ils frappent d'estoc et de taille et tirent de leur artillerie de telle manière que la déroute est bientôt complète. Une terreur panique s'empare des Bourguignons.

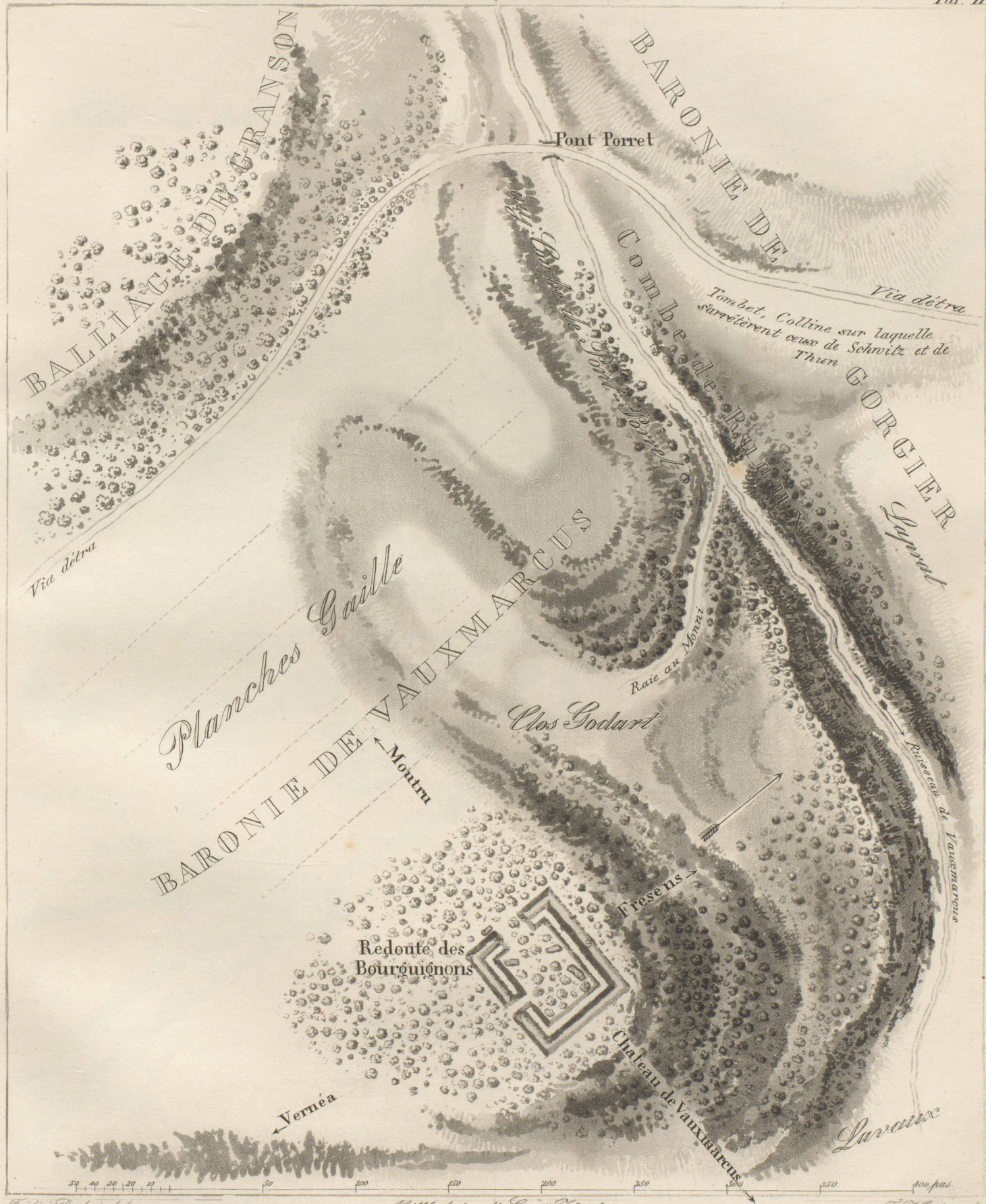
¹⁾ Il se peut que Hemman de Eptingen s'y trouvât avec les gens d'armes du duc d'Autriche. Müller d'après Guilliman.

²⁾ Müller dit que la jonction se fit à trois heures de l'après-midi.



J. H. J. 1848

Mithras, d. ambly. Pav. in. Girard



Plan de la bataille de Granson

composé & dessiné
par Frédéric Dubois.



Le duc veut arrêter au moins ses troupes sur les rives de l'Arnon (B.), où il pouvait, au large des champs, développer leurs lignes pressées jusqu'alors. Il les encourage à tenir tête, mais inutilement; les Suisses les poursuivent chaudement et sans relâche à travers les fossés, les haies, les buissons. Là, près du pont et du moulin de l'Arnon (B. W.), le combat fut des plus sanglants et la presse épouvantable, chacun, vainqueur ou vaincu, voulant passer le premier.

Le seigneur de Châtelguyon, auquel les Lucernois ¹⁾ (E.) avaient arraché sa bannière (S.), fut tué par un Bernois, combattant vaillamment (B. A.), dans un petit marais entre Onnens et la côte du Thévenon, là où sont aujourd'hui les Sagnes d'Onnens.

Ce fut la défaite la plus complète qu'on ait vue. Les Bourguignons s'enfuirent les uns par Bonvillars, Champagne et Saint-Maurice, gagnant Sainte-Croix; les autres traversèrent le camp en toute hâte et se jetèrent du côté de Montagny et de Champagne: „Ces pauvres Bourguignons semblent fumée épandue par vent de bise.“ (dP.)

¹⁾ Henri Elsner, Müller.

Explication des planches.

PLANCHE I. Vue des trois menhirs, appelés les Pyramides, érigés au nord-ouest du village de Corcelles, sur le champ de bataille de Granson, dessinés par Frédéric Du Bois.

PLANCHE II. Plan de la redoute des Bourguignons sur la Combe de Vauxmarcus, relevé et dessiné par Frédéric Du Bois.

PLANCHE III. Plan de la bataille de Granson, composé et dessiné par Frédéric Du Bois :

1. Artillerie légère des Bourguignons.
2. Corps d'armée disposé en coin et commandé par le duc en personne.
3. Cavalerie sous les ordres de Louis de Châtelguyon, 6000. 3b. Gendarmerie?
4. Réserve.
5. Corps de l'arrière-garde resté dans le camp.
6. Avant-garde suisse composée des bannières de Schwitz, Thun, Berne, Fribourg, Soleure, Bienne, Neuchâtel.
7. Corps d'armée suisse composé des bannières de Lucerne, Zurich, d'Ury, d'Unterwald, de Glaris, d'Appenzell, etc. — Disposition des deux armées au commencement du combat, samedi 2 mars 1476.